

Appendice P – Modèle de dissertation

Par Anne Plourde

Platon contre Nietzsche ou le Philosophe-Roi contre le Philosophe-Artiste

Plus de 2000 ans après que Platon eut produit l'œuvre monumentale qui est la sienne et qui constituera l'une des bases fondamentales de la civilisation occidentale, Nietzsche se révolte : il se révolte contre Platon, contre la révolte initiale de Platon contre la Nature. Se proposant de renverser radicalement les principes profondément incrustés dans les bases de sa propre culture, Nietzsche bouleverse ce qui ne l'avait jamais été avant lui, il questionne ce qui avait toujours été pris pour donné, il anéantit chaque dogme, chaque « vérité », pour ensuite pouvoir reconstruire, construire. Il se pose ainsi en opposition presque totale avec Platon.

Cependant, malgré des conceptions du monde et une éthique presque systématiquement inversées, on constate chez eux une correspondance étonnante entre leur conception politique respective. En effet, tous deux anti-démocratiques, ils ne jurent que par l'aristocratie. Il ne fait toutefois aucun doute que deux penseurs aussi radicalement opposés ne peuvent que concevoir l'organisation politique d'une société d'une façon différente. Afin d'observer adéquatement leurs contradictions et leurs similitudes, il convient donc de questionner plus particulièrement la façon dont ils entrevoient l'aristocratie en se demandant qui, selon chacun, doit « diriger » (au sens d'être à la tête, mais aussi au sens d'être la tête, de guider, de conduire) la société.

C'est ici qu'interviennent les deux figures du Philosophe-Roi et du Philosophe-Artiste. En regard de ces emblèmes, ainsi que des conceptions du monde des deux philosophes et des éthiques qui en découlent, nous poserons l'hypothèse selon laquelle l'aristocratie selon Nietzsche se définit symétriquement à ce qu'en conçoit Platon. L'aristocratie garderait ainsi chez Platon et Nietzsche une structure pratiquement identique dont le meilleur (les dirigeants) et le pire (les bannis) seraient inversés. Mais d'abord, il importe de situer et de comprendre quelques fondements de leur conception du monde respective.

I– Conceptions du monde ou les idées contre la nature

Contemporain d'une période de crise des valeurs et de crise politique dans la cité d'Athènes, Platon tentera de trouver un fondement transcendant, une permanence sur laquelle rebâtir une morale et une Cité alors plongées dans l'instabilité et le chaos. C'est dans ce contexte qu'il théorise le monde des Idées, qu'il pose d'emblée comme existant réellement, ayant même plus d'existence que le monde matériel. Ainsi, ce dernier étant

de l'ordre du devenir et donc appelé à disparaître, il ne peut qu'être inférieur à cet autre monde de l'ordre de l'être, donc de l'ordre de la perfection, de l'absolu et de la permanence, qui constitue l'essence même du réel. Plus concrètement, le mythe de la caverne¹ illustre bien comment les choses matérielles ne sont que le reflet pathétique de leurs Idées correspondantes, qui elles existent de toute éternité. Ainsi, les secondes constituent en fait la réalité et sont le modèle parfait des premières, qui ne sont qu'apparences, qu'imitations imparfaites.

Platon distingue donc trois degrés de réalité², auxquels correspondent trois types de personnes. Les philosophes sont les seuls, par la pratique de la raison dialectique, à avoir accès aux Idées qui constituent le plus haut degré de réalité. Cette dialectique, qui se pratique par le dialogue rationnel, permet à l'esprit du philosophe de s'élever jusqu'au plus haut degré de la connaissance, à savoir l'intelligence. Suivent les artisans qui, par la fabrication des objets matériels, par la concrétisation imparfaite des Idées, imitent ces dernières. Ils se situent au deuxième degré de réalité. Enfin, les artistes sont les moins nobles des représentants de la réalité, étant parfois même carrément qualifiés de menteurs et, dans certains cas, interdits d'exercice ou bannis. Ainsi, comparé au charlatan³, le peintre « accomplit son œuvre loin de la vérité, [...] a commerce avec un élément de nous-même éloigné de la sagesse, et ne se propose [...] rien de sain ni de vrai. [II] n'engendrera que des fruits médiocres⁴ ». Au même titre que lui, le poète, asservi à la multitude, sera banni de la Cité en regard de la menace de corruption qu'il représente pour l'âme :

Ainsi, nous voilà bien fondés de ne pas [...] recevoir [le peintre] dans un État qui doit être régi par des lois sages, puisqu'il réveille, nourrit et fortifie le mauvais élément de l'âme, et ruine, de la sorte, l'élément raisonnable [...]; de même, du poète imitateur, nous dirons qu'il introduit un mauvais gouvernement dans l'âme de chaque individu, en flattant ce qu'il y a en elle de déraisonnable [...].⁵

Nietzsche pose un regard décapant sur cette conception du monde et dénonce Platon⁶ comme le premier nihiliste. Ce dernier, en projetant la réalité et la vérité dans un monde transcendant, aurait introduit la révolte initiale de l'humanité contre la Nature, rompant dramatiquement avec toute la culture grecque pré-socratique. Il n'existe pour Nietzsche aucune autre réalité que ce qu'il appelle avec déférence la Nature, la vie sur terre, le monde « ici-bas », bref, le monde matériel éphémère et apparent de Platon. Il

¹ Platon, « Introduction », chap. in *La République*, traduction et notes par Robert Baccou, Paris, Garnier-Flammarion, 1966, p. 273 et suivantes.

² *Ibid.*, p. 359 et suivantes.

³ *Ibid.*, p. 367.

⁴ *Ibid.*, p. 368.

⁵ *Ibid.*, p. 370.

⁶ Pour alléger le texte, il ne sera pas fait de réelle distinction entre Socrate et Platon, à moins que la compréhension de la démonstration ne le requiert explicitement.

oppose donc à la transcendance absolue du monde des Idées l'immanence inconditionnelle de la vie au monde. Par cette révolte première, Platon a initié la dégénérescence morale, philosophique et culturelle de l'humanité, dégénérescence qui s'enfonce toujours plus creux dans les temps modernes et l'Europe de Nietzsche. C'est ainsi que ce dernier impose un retournement radical à l'histoire et, par sa critique généalogique, remonte jusqu'à une conception du monde, une culture naturelle originelle qui affirme la vie et la Nature, celle des Grecs d'avant Platon et sa transcendance.

Les Grecs d'avant Platon conçoivent la Nature comme un jaillissement, comme une force⁷. Entre Dionysos et Apollon, entre le chaos et l'harmonie, entre les deux pôles de l'esthétique, un violent combat se joue, où tout s'entremêle et se superpose. À l'inverse de Platon, cette vision du monde considère que l'essence, la réalité se trouvent dans le devenir, dans le matériel, dans la Nature même, symbolisée par Dionysos, principe du chaos. À cette trame de fond se superpose Apollon, symbole de la Culture et de l'esprit immanent, principe de l'harmonie. En opposition complémentaire à Dionysos, il représente l'être, qui n'est en fait qu'apparence et idéalité, mais idéalité au service de la réalité, de la vie, de la Nature.

Cette dernière est en fait une artiste, une artiste autocréatrice du chaos, dans lequel la culture humaine tente de venir mettre un ordre apparent et illusoire, mais toujours d'une façon immanente, en restant en son sein. Cette tâche est celle des artistes, des créateurs qui miment la Nature, sans cependant être de simples imitateurs puisqu'ils y ajoutent quelque chose : la beauté. C'est ainsi que selon Nietzsche, les artistes, bien qu'ils créent une certaine forme d'illusion, sont les plus près du réel, de la Nature, puisqu'ils se mettent à son service. Inversement, la pratique de la raison dialectique du philosophe de Platon a pour conséquence de le sortir de la Nature pour mieux asservir celle-ci. En effet, la recherche et la contemplation d'un monde transcendant, qui ne peut qu'être irréel selon Nietzsche, au détriment de la Nature que l'on subordonne à ce monde transcendant et supérieur, constitue une scandaleuse et dramatique négation de cette dernière. Ce nihilisme initial aura de désastreuses conséquences pour toute la suite de l'histoire de l'humanité. Ce sont donc de tels philosophes qui, en plus d'être les plus éloignés du réel, travaillent contre ce dernier et méritent d'être bannis.

II– Conceptions éthiques ou l'âme contre le corps

Parallèlement à sa conception du monde, Platon développe une certaine conception de l'homme selon laquelle, tout comme le monde des Idées transcende le monde matériel, l'âme transcende le corps. Par ailleurs, l'âme est elle-même subdivisée en trois parties, à savoir la partie « raisonnante », la partie « courageuse » et la partie « désirante ». C'est surtout cette dernière partie qui recherche les plaisirs et qui

⁷Friedrich Nietzsche, « La naissance de la tragédie », « La vision dionysiaque du monde », « Ce que je dois aux anciens », chapitres in *La naissance de la tragédie*, Paris, Gallimard-Folio, 1997.

représente les pulsions humaines, les instincts, l'excès et même la folie (puisqu'elle ne connaît pas de limites), qui, si elle prend le contrôle de l'âme, aveugle l'homme et le détourne du Bien. La partie courageuse de la virilité guerrière, de la loyauté et de la dignité, si elle est livrée à elle-même, peut également avoir cette conséquence si elle n'est pas encadrée dans sa recherche des honneurs.

C'est donc la partie divine de l'âme, la raison qui, par son désir de connaître et de comprendre les Idées, doit diriger l'âme, et donc le corps. Elle est la seule à pouvoir imposer des limites aux autres parties et à être en mesure de guider l'homme vers le Bien. La Justice, qui produit l'équilibre entre les trois, est l'élément qui lui permet d'atteindre cette fin ultime. De plus, le mal n'existe pas réellement puisqu'il est absent du monde des Idées : il est en fait le produit de l'ignorance humaine, de son aveuglement généralement dû à la domination de la mauvaise partie de l'âme sur le reste. La recherche de la valeur ultime, du Bien, l'attitude morale consiste donc, par la connaissance, à subordonner le corps à l'âme et l'âme à la raison. C'est à la seule condition que chaque membre du corps social respecte cette éthique, où chaque chose doit être à sa place, que la consolidation de ce dernier peut être assuré.

Encore une fois, Nietzsche s'oppose radicalement à cette conception de l'homme et à l'éthique qui en découle, qui représente selon lui, au même titre que le monde des Idées constitue un retournement contre la Nature, un retournement de la raison dialectique contre le corps, et donc un asservissement de ce dernier. Le corps est en fait pour Nietzsche la base même de la vie humaine, et l'âme, ou l'esprit, ne prend son sens que par rapport à ce dernier. Elle n'existe que dans la mesure où l'homme est doté d'une raison et d'instincts, qui sont immanents au corps. En fait, la raison n'est qu'un moyen, qu'un intermédiaire dans le rôle de l'être humain, qui doit être l'affirmation de la vie, et c'est pourquoi elle est naturellement subordonnée au corps. Affirmer le contraire comme le fait Platon constitue une nouvelle fois la manifestation de son retournement contre la Nature, de son nihilisme.

De là provient la décadence morale de l'humanité⁸ : par cette oppression du corps et des instincts par la raison transcendante (ainsi que par la négation de la Nature au nom d'un monde des Idées transcendant), Platon, malgré sa nature aristocratique (et en grande partie à cause de l'influence de Socrate, selon Nietzsche)⁹, a empêché l'élévation de l'homme et l'épanouissement d'une morale des maîtres, pour enclencher la déchéance vers la morale des esclaves qui règne dans l'Europe de Nietzsche. En effet, la morale des maîtres, des forts, des aristocrates, ayant comme but l'élévation de l'humanité dans l'affirmation de la vie, ne supporte pas la négation de cette dernière, ne serait-ce qu'en partie. C'est ainsi que toute tentative de nier la réelle existence du mal, de la

⁸ *Id.*, « Contribution à l'histoire naturelle de la morale », « Qu'est-ce qui est aristocratique? », chapitres in *Par-delà le bien et le mal*, Paris, Gallimard-Folio, 1996.

⁹ *Ibid.*, p. 103.

méchanceté et de l'injustice, qui sont parties intégrantes de la Nature, « sent le vulgaire ¹⁰ ». L'aristocrate se glorifie donc lui-même en entier, assumant et vénérant tous ses instincts : créateur de valeurs (et donc artiste par excellence), se définissant lui-même, il ne connaît pas l'opposition morale *bon-méchant*, qui est plutôt le propre de l'esclave¹¹. Ce dernier, incapable de créer ses propres valeurs, se définit et définit sa morale en réaction à l'aristocrate, au puissant, qui est alors identifié au méchant. L'héritage de Platon, fusionné au judéo-christiannisme, a permis à l'esclave, au faible, de généraliser cette morale de ressentiment et d'installer, par le nombre, sa domination sur les forts, gravement menacés à l'époque de Nietzsche.

III– Conceptions politiques ou le Philosophe-Roi contre le Philosophe-Artiste

Selon l'équilibre des trois parties de l'âme, il existe selon Platon cinq types d'hommes, auxquels correspondent cinq types de gouvernements. Ainsi, la démocratie, et la tyrannie qui en découle, sont le produit du principe désirant dominer l'âme humaine, projeté à l'échelle de la Cité. Supérieure en qualité, l'oligarchie, caractérisée par la recherche des richesses, est l'intermédiaire entre la démocratie et la timocratie. Celle-ci correspond à la partie « courageuse » de l'âme et tend vers la recherche des honneurs, ce qui la mènera nécessairement à l'oligarchie¹².

Enfin, parce qu'elles ne connaissent aucune limite dans ce qu'elles recherchent respectivement, toutes ces formes de gouvernement sont instables, ne peuvent apporter de réel bonheur dans la Cité et dégèneront nécessairement en une forme inférieure d'organisation politique. C'est pourquoi Platon, dans son souci de fonder la Cité sur quelque chose d'immuable, ne peut que la construire sur la base infaillible et permanente du monde des Idées, auquel seuls les philosophes, ces hommes dont l'âme est conduite par la raison, ont accès :

Tant que les philosophes ne seront pas rois dans les cités, [...] tant que la puissance politique et la philosophie ne se rencontreront pas dans le même sujet [...], il n'y aura de cesse, mon cher Glaucon, aux maux des cités, ni, ce me semble, à ceux du genre humain [...].¹³

Forme originelle de gouvernement qui ne peut que dégènerer, l'aristocratie, ou le gouvernement des meilleurs, est la forme idéale de gouvernement. Basé sur l'éducation, ce système politique doit être dirigé par des philosophes, les Philosophes-Rois. Conduits

¹⁰ *Ibid.*

¹¹ *Ibid.*, p. 182-186.

¹² Ces types de gouvernement ne seront pas développés davantage puisqu'ils ne servent pas le propos.

¹³ Platon, *op. cit.*, p. 229.

par la raison, éclairés par leur contemplation du monde des Idées et de ses Lois immuables et parfaites, ils sont les seuls à pouvoir apporter le bonheur à l'humanité.

Tout comme Platon, mais pour des motifs radicalement différents, Nietzsche rejette violemment la démocratie, pour laquelle il n'a que dégoût et mépris. Constatant qu'elle gagne toujours davantage de terrain en Europe, il la considère comme l'expression de la domination de la morale des esclaves, des forts sur les faibles. Bien qu'il n'ait pas produit de conception politique explicite et parfaitement définie, il préconise, à l'instar de Platon, l'aristocratie. Cependant, il s'agit là d'une aristocratie bien particulière, qui correspond en fait à un élitisme radical. Bien loin de lui est l'idée de permettre le « bonheur de l'humanité », qui est une notion d'esclave contre-nature : la souffrance et le malheur font partie intégrante de la vie.

En fait, l'aristocratie est selon lui la seule manière de parvenir à l'élévation de l'humanité. Pour que l'âme aristocratique puisse se réaliser pleinement, elle doit évoluer dans un environnement moral et politique favorisant son essor, à savoir sa propre morale, créée par et pour elle-même, et son propre système politique, qui permet sa domination sur la société : « Sa croyance fondamentale doit être que la société n'a *pas* le droit d'exister pour elle-même, mais qu'elle ne doit être que le soubassement et la charpente qui permettront à une élite de se hausser à ses devoirs supérieurs, à la réalisation d'un être plus élevé [...].¹⁴ »

À la tête de cette société, des philosophes, mais de « vrais philosophes [qui] commandent et font la loi [...] Leur main créatrice se tend vers l'avenir pour le saisir [...]. Leur "connaissance" est *création*, leur création *législation* [...]»¹⁵. Ainsi, ces philosophes, ces aristocrates, sont nécessairement artistes, en ce sens qu'ils sont créateurs de nouvelles lois, de nouvelles valeurs. C'est dans ces Philosophes-Artistes, et non dans les philosophes moralisateurs de Platon, que Nietzsche place tout son espoir :

Nous qui appartenons à une autre foi, nous qui tenons le mouvement démocratique non seulement pour un stade décadent de l'organisation politique, mais pour un stade décadent où l'homme s'amoindrit, tombe dans la médiocrité et se déprécie, où placerons-nous notre espérance? Dans de *nouveaux philosophes*, nous n'avons pas le choix; dans des esprits assez vigoureux et intacts pour amorcer l'avènement de valeurs opposées, pour réévaluer et renverser les « valeurs éternelles » [...].¹⁶

¹⁴ Friedrich Nietzsche, *Par-delà le bien et le mal*, op. cit., p. 181.

¹⁵ *Id.*, « Nous, les savants », chap. in *Par-delà le bien et le mal*, *Oeuvres*, Tome II, Paris, Éditions Robert Laffont, 1993, p. 660.

¹⁶ *Id.*, *Par-delà le bien et le mal*, op. cit., p. 116.

Conclusion

La mise en parallèle des deux monuments que sont les œuvres philosophiques de Platon et de Nietzsche constitue une source inépuisable de réflexions. Centrée autour du politique, elle permet de mettre en relief toute la richesse de leurs contradictions et de leurs similitudes. Tendus vers des buts presque diamétralement opposés, ils conçoivent le monde, l'homme et sa morale de façon systématiquement inversée, ou du moins de manière explicitement irréconciliable. Ils en arrivent cependant tous deux à considérer l'aristocratie comme la seule forme de gouvernement qui puisse servir leurs fins.

Toutefois, la révolte de Nietzsche contre la révolte initiale de Platon envers la Nature se traduit également à ce niveau : on constate qu'il définit sa structure politique symétriquement à celle de ce dernier. Ainsi, alors qu'à la tête de l'aristocratie de Platon on trouve le Philosophe-Roi et que les artistes doivent être bannis de cet État idéal, ce sont précisément les Philosophes-Artistes qui devront gouverner l'aristocratie de Nietzsche, et les philosophes tel que Platon les conçoit seront considérés comme « des criminels¹⁷ ».

De nombreux aspects restent à explorer dans la pensée de ces deux philosophes. Malgré les nombreux reproches qu'il adressait à Platon, Nietzsche vouait un certain respect à ce dernier, qu'il considérait malgré tout comme un aristocrate. Par ailleurs, toute la question du tiraillement de Nietzsche entre son perspectivisme vital et son absolu besoin d'une hiérarchisation de la société pourrait de façon très enrichissante être mise en relief par une nouvelle comparaison avec Platon. Peut-être, après tout, n'étaient-ils pas si loin l'un de l'autre.

Bibliographie

Aumetre, Jacques. *Notes personnelles prises lors du cours PHI 4017 – Nietzsche*. Université du Québec à Montréal.

Mussi, Sébastien. *Notes personnelles prises lors du cours POL 1201 - Pensée politique classique*. Université du Québec à Montréal.

Nietzsche, Friedrich. *La naissance de la tragédie*. Paris : Gallimard-Folio, 1996, s. p.

_____. *Ainsi parlait Zarathoustra*. Paris : Gallimard-Folio, 1997, s. p.

_____. *Par-delà le bien et le mal*. Paris : Gallimard-Folio, 1996, s. p.

¹⁷ *Id.*, « Loi contre le christianisme », chap. in *L'Antéchrist* suivi de *Ecce Homo*, Gallimard-Folio, Paris, 1996.

_____. *L'Antéchrist* suivi de *Ecce Homo*. Paris : Gallimard-Folio, 1996, s. p.

_____. *La Volonté de puissance*. Paris : Librairie Générale Française, 1991, s. p.

_____. *Oeuvres*, Tome I et II. Paris : Éditions Robert Laffont, 1993, s. p.

Piotte, Jean-Marc. « Platon ». Chap. in *Les grands penseurs du monde occidental*, p. 15-30. Montréal : Fides, 1997.

_____. « Nietzsche ». Chap. in *Les grands penseurs du monde occidental*, p. 479-498. Montréal : Fides, 1997.

Platon. « Introduction ». Chap. in *La République*, traduction et notes par Robert Baccou, s. p. Paris : Garnier-Flammarion, 1966.